

XI - La vilaine bête

Depuis quelques temps déjà, j'avais constaté que j'avais comme des petites boules sur le sein gauche. J'en ai parlé à Christophe et en bon infirmier, il m'a conseillé d'aller consulter le médecin. Les jours passant, j'avais d'autres choses à faire qu'à me préoccuper de ces boules qui ne me gênaient d'ailleurs pas, et ne me faisaient aucun mal si je n'appuyais pas dessus.

Après le départ de Yann et les évènements qui ont suivi, je n'arrivais plus à manger et j'ai terriblement maigri. Je faisais peur à voir, m'affaiblissais aussi bien physiquement que moralement et j'étais devenue méconnaissable. Le départ de mon fils et les conditions dans lesquelles cela s'est déroulé m'ont tellement bouleversée que je suis littéralement anéantie ; non seulement je perds ma bonne humeur habituelle mais, d'ordinaire hyperactive et battante, je me laisse mourir à petit feu. Je ne mange plus, je baisse les bras et ne pense plus qu'à Yann et à l'horrible procès qui nous oppose. Jamais, je n'aurais cru devoir faire un procès à un des êtres que j'aime le plus au monde. L'idée de passer pour une mère indigne m'est insupportable.

Alors je me laisse aller et ne me soucie même plus de mon image. Christophe est inquiet, il me voit sombrer dans la déprime, voire la dépression et ne sait pas que faire pour me redonner goût à la vie.

Pas même Manon ni Anthony n'arrivent à me rendre la joie de vivre.

Toujours, inquiet au sujet ces grosseurs sur le sein, mon mari fini par me convaincre de prendre rendez-vous chez mon gynécologue qui m'examine et préconise une mammographie. L'examen révèle trois petites mastoses mais dont les contours sont réguliers et donc, rien d'inquiétant. Il me prescrit un traitement hormonal me disant qu'en trois mois, tout devrait rentrer dans l'ordre.

A la maison, malgré mon moral toujours en berne, la vie reprend peu à peu le dessus et je suis bien obligée de m'habituer à l'absence de Yann.

Trois mois plus tard, en avril 1999, je retourne à la mammographie de contrôle et là, au lieu d'avoir disparu comme prévu, les mastoses sont passées de trois à douze mais avec des contours toujours bien réguliers. Un peu surpris, le médecin me prescrit une analyse de sang afin de calculer le dosage des CA15-3, qui permet de vérifier chez une personne le développement d'un cancer éventuel. Le résultat et le dosage de l'analyse étant normaux, je ne m'inquiète pas davantage car je suis d'un naturel plutôt optimiste.

Cependant, le radiologue est intrigué par les clichés et préfère appeler mon gynécologue. Quelque chose le tracasse : bien que le résultat des CA15-3 soit bon et que les mastoses ont un contour régulier, il s'étonne qu'elles aient autant augmenté

chez une personne aussi jeune que moi. D'un commun accord, les deux spécialistes me prescrivent une biopsie.

On pratique donc sur moi un prélèvement dont le résultat révèle la grande la catastrophe. Il s'agit d'un cancer du sein très avancé. Tout va trop vite pour que je puisse comprendre ou réagir. Sans rien comprendre, je me retrouve hospitalisée d'urgence à Montpellier où le cancérologue ne cache pas la gravité de mon cas. Je n'apprendrais que beaucoup plus tard qu'il a pris Christophe à part pour lui annoncer que mes jours sont comptés. Selon lui, ma vie est réellement en danger.

Je ne sais pas comment Christophe s'y est pris mais autour de moi, c'est la conspiration du silence et du mensonge. Fort de sa profession d'infirmier, mon mari m'annonce que bien que mon état soit particulièrement grave, ce n'est qu'un mauvais moment à passer, que l'on va m'opérer et ensuite, je vais guérir au plus vite ; d'autant plus que je suis jeune et en bonne santé, hormis ce vilain petit cancer. Selon les médecins, on va m'enlever un sein et essayer de sauver le deuxième.

Christophe est un véritable virtuose, il prend à toute vitesse les décisions qui s'imposent au sujet de la garde de Manon et Anthony, vis-à-vis de son travail ainsi que pour prévenir notre entourage afin que chacun soit informé de la gravité de mon état sans qu'il ne soit commis le moindre impair à mon égard.

Pour ma part, je ne comprends pas ce qui m'arrive. Tout le monde est très gentil avec moi, essayant de me soulager au mieux. Je suis immédiatement en arrêt pour maladie et mes journées se passent entre les examens, les traitements et du repos car je suis très affaiblie.

Il faut bien prévenir Yann et Max et c'est Christophe qui s'en charge encore. Yann est venu, accablé par la culpabilité, les médecins ont en effet expliqué que le cancer s'est brutalement développé, suite à un choc émotionnel et mon fils se sent responsable de ce qui m'arrive. On lui explique que de toute façon, j'étais déjà porteuse de la maladie qui se développait et que tôt ou tard, elle serait apparue tout de façon. Ce tragique épisode nous a au moins permis de nous rapprocher ce qui a été particulièrement bénéfique pour mon moral.

On lui a dit qu'il ne devait pas porter à quinze ans à peine, le poids de cette responsabilité sur les épaules. Nous nous sommes réconciliés pour le plus grand de mes bonheurs, mais il a tout de même choisi de continuer à vivre chez son père. Le principal était que nos rapports redeviennent ceux du passé et de se voir dorénavant plus souvent.

Christophe a également prévenu ma famille de mon état en demandant la présence de ma mère à mes côtés mais elle n'a pas le courage de venir. La peur de la maladie sans doute. C'est alors que la situation a commencé à se dégrader entre nous. Que ma maman ne soit pas à mes côtés au moment où j'avais le plus besoin d'elle, je ne pouvais pas le

comprendre. Je le comprenais d'autant moins que moi, j'ai toujours été auprès d'elle dans les moments difficiles qui ont suivi la mort de Papa.

Je suis donc hospitalisée en juin 1999 à Montpellier et suis opérée par le Docteur Damien BORIES AZEAU, un homme d'une humanité exceptionnelle. Avant l'opération, il faut faire le repérage des tumeurs. C'est insupportable, on m'enfonce des sortes d'hameçons, sans anesthésie, dans les tumeurs, c'est une vraie boucherie, Christophe, ainsi que la radiologue ont les larmes aux yeux de me voir souffrir autant. Surtout qu'après la pose de ces harpons, on me fait une mammographie. Le jour de l'intervention arrive, et de son côté, Christophe demande à une femme médecin qu'il connaît, si elle peut assister à l'intervention afin d'obtenir un compte rendu à la sortie du bloc opératoire. Je subis l'ablation d'un sein, un curetage ganglionnaire afin d'enlever le plus possible de ces vilains ganglions pour éviter d'éventuelles ramifications au reste de mon corps. On ne me retire pas le deuxième sein, deux tumeurs qui s'y étaient développées.

Je reste hospitalisée quinze jours au cours desquels Christophe ne m'a pas quittée une seule minute ; il reste à mon chevet sept jours sur sept, vingt quatre heures sur vingt quatre. Lui, est au courant que mes jours sont en danger et il ne veut pas perdre un seul des instants qui nous restent à passer ensemble. De toute façon, après ce qu'il lui a été annoncé il n'est pas en état de travailler et ne

serait pas en mesure de se concentrer suffisamment pour ses patients. C'est ma belle-mère qui garde mes petits avec ma sœur Sylvie qui a pu venir.

Je suis enfin reconduite à la maison mais dans un tel état de faiblesse, tant physique que moral que je ne suis en mesure de m'occuper ni de la maison, ni des enfants. Je reste alitée et de toute façon, il ne pourrait en être autrement. Christophe réussi à s'organiser pour s'occuper de tout et se faire seconder dans la mesure du possible.

Il est infirmier et j'ai une confiance absolue en lui, c'est mon mari et il fait le lien entre le milieu médical et moi. Il m'explique tout : les traitements, la radiothérapie, la chimiothérapie, la chute de mes cheveux.... Avec un vocabulaire simple et beaucoup de mensonges, il réussi à me faire croire que ce n'est qu'un mauvais moment à passer mais que d'ici quelques mois, j'irais beaucoup mieux, et que par la suite, je risque d'avoir, tout au plus, un traitement à long terme accompagné d'une surveillance régulière. Je sais à quoi m'attendre, tout au moins en l'état des informations qui me sont fournies.

Manon et Anthony sont petits ; ils savent que leur Maman est gravement malade et tout ce qui doit se passer par la suite mais Christophe leur a bien entendu caché l'essentiel ; leur maman risque de mourir.

Si les mastoses ont été enlevées, je ne suis pas pour autant sortie d'affaire. Une nouvelle fois,

Christophe téléphone à ma famille en insistant sur la gravité de mon état ; il explique que pour m'en sortir, le moral est capital et la présence de ma Maman indispensable mais cette dernière ne veut toujours rien entendre. Elle ne sait pas quel comportement avoir devant ce mal qui me touche et finalement, elle prend le train.

Ma mère n'arrive pas faire face à cette situation, elle se sent impuissante devant l'inéluctable ; avec le recul, je me dis que ce doit être une véritable torture pour une mère de savoir que son enfant va mourir et de ne rien pouvoir faire pour le sauver. Christophe avait prévenu ma famille de mon état réel de santé. Finalement, Maman est repartie au bout de quinze jours et ce sont principalement mes sœurs Véronique et Sylvie (venue avec son petit Tommy), qui se sont relayées auprès de moi. Elles étaient toujours présentes, me comblant de cadeaux et de fleurs. Véronique prenait même des congés pour venir me voir dans les moments les plus éprouvants. Dans cette épreuve, mes frères Serge et Philippe ont aussi été très présents. Notre fratrie a fait corps autour de moi.

Les trois mois qui ont suivi ma sortie de la clinique ont été particulièrement pénibles ; c'est à cette période que Maman m'accompagnait, tous les jours, en ambulance, à Montpellier, pour des séances de radiothérapie. Non seulement, je souffrais, mais ces trajets quotidiens m'épuisaient. Inutile de dire que je passais le reste de mes

journées couchée et que je ne pouvais m'occuper ni de la maison ni de mes enfants ; Maman essayait de faire de son mieux, mais c'est surtout Christophe qui gérait la situation.

Par la suite, j'ai commencé d'autres séances de chimiothérapie ; moins contraignantes puisque je subissais seulement une séance toutes les trois semaines six mois durant.

L'été suivant, nous profitons d'une pause dans les traitements pour partir quelques jours en vacances. Lorsque nous rentrons, j'ai une agréable surprise : mon frère Philippe et ma sœur Véronique ont profité de notre absence pour faire entièrement notre chambre. Je suis contente de la surprise et l'idée de passer de longues prochaines journées alitées passe mieux, à ce retour.

La vie continue son cours avec les aménagements dus à mon état de santé ; les enfants vont à l'école, Christophe travaille tout en s'organisant pour passer le plus de temps possible à mes côtés et s'informer toujours auprès du corps médical.

Dans cette épreuve, mes amis ne m'abandonnent pas, bien au contraire. Mon amie Susanna qui vient souvent me voir, apprend à poser les perfusions de façon à pouvoir se relayer avec Christophe.

Fin 1999, mon état semble s'être un peu stabilisé, aussi les médecins décident de faire une

pause de trois mois dans mon traitement. L'épreuve la plus difficile pour moi, est de me mirer chaque matin, sans cheveux, avec un sein complètement mutilé ; et là, je suis seule, vraiment seule devant ce reflet qui me dégoûte. La chimio m'a fait perdre tous mes cheveux et lorsqu'ils repoussent, ils sont tous frisés au lieu de raides et de plus, leur une couleur est différente.

En cette fin d'année, l'évènement médiatique le plus important, est le passage à l'An 2000. Nous décidons d'aller le passer à Dornes où un grand Réveillon est prévu dans la salle des Fêtes. Je me suis achetée une belle robe pour cette occasion et Maman y coud ma prothèse mammaire à l'intérieur. Si je commence à aller mieux, en revanche, Christophe accuse le coup ; il faut dire qu'il a porté cette épreuve à bout de bras depuis près d'un an et qu'il est toujours porteur de l'hépatite C.

Quelques jours avant la fin de l'année, se produit cette fameuse tempête qui cause d'importants dégâts et détruit une grande partie des forêts françaises et le Centre de la France n'est pas épargné. De son vivant, mon grand-père maternel avait acheté une sapinière du côté de Felletin et y avait fait construire une maison avec pour projet d'y passer sa retraite. Malheureusement, il est mort avant qu'elle soit terminée et ma grand-mère n'a jamais voulu y habiter. Maman et Jérôme allaient quelque fois pour les vacances y passer quelques jours. Dans la nuit, mon oncle François téléphone à

ma mère lui annonçant que la tempête n'a pas épargné cette chère maison.

Le Premier Janvier 2000, à midi, nous nous réunissons tous à nouveau dans la salle des Fêtes pour terminer les restes de victuailles de la veille. Je suis fatiguée et ne me sens pas bien mais je m'efforce à faire bonne figure. Ma sœur Véronique s'aperçoit de mon état et tente de me reconforter. Ma mère, elle, ne se rend compte de rien et durant tout le repas, elle ne parle que de la tempête et de cette maison de famille où personne ne va. Le repas avance et ma mère remet sans cesse la tempête sur le tapis.

Je suis écœurée et Véronique est folle de rage. Quand soudain, n'y tenant plus, elle se lève et se met à hurler « Ce n'est pas possible. Vous ne comprenez vraiment rien. Vous voulez la faire crever. » Elle était furieuse et à ce moment-là, j'ai pris conscience de la gravité de mon état.

**XII - La même chose vécue et racontée
par Christophe**

J'avais besoin de savoir. Pour soutenir Catherine le plus efficacement possible, il me fallait connaître parfaitement les tenants et les aboutissants de son mal. Dans mon métier, j'ai souvent été confronté à la maladie, à la souffrance et à la mort mais ce n'est pas la même chose quand on est directement concerné.

En règle générale, les médecins n'aiment pas en dire trop mais se doutant que d'une manière ou d'une autre, j'irais à la pêche aux renseignements, ils ont accepté de me tenir au courant de leurs doutes et de leurs inquiétudes.

Un médecin de mes connaissances, a accepté de se rendre à Montpellier afin d'assister à l'opération du mois de juin. Pour ma part, j'avais laissé mon travail de côté, de toute façon, je n'étais pas en mesure d'être efficace. Je voulais être aux côtés de ma femme pour la rassurer et surtout pour éviter que n'importe quelles paroles soient prononcées devant elle. Je me suis organisé dans l'urgence pour la garde des enfants et l'intendance de la maison ; les soucis domestiques n'étant pas ma priorité dans l'immédiat.

Catherine était sous l'effet des médicaments ; tout est allé tellement vite qu'elle n'a pas eu le temps de déprimer. De toute façon, je veillais au grain et dès que je voyais qu'elle baissait les bras, je m'empressais de relativiser la situation en lui disant que de nos jours, un cancer du sein se guérit très bien mais en réalité, au fond de moi, je n'en

menais pas large parce que je la savais tout de même très atteinte.

Le jour de l'intervention chirurgicale, je fais le calcul mentalement : deux à trois heures au bloc opératoire plus une heure ou deux en salle de réveil ; la journée sera longue. Je fais les cent pas dans le couloir, dans la chambre. Le temps passe et rien ne bouge du côté du bloc. Personne n'en sort. Le temps commence à s'égrainer trop lentement à mon goût et je regarde sans cesse ma montre. Que se passe-t-il ? Elle aurait déjà du sortir du bloc. J'attends encore. L'inquiétude me gagne qui finit par se transformer en une véritable angoisse. C'est trop long. Il y a longtemps qu'elle aurait du sortir du bloc, je ne comprends pas, mille idées plus pessimistes les unes que les autres commencent à me traverser l'esprit et personne n'est là pour me renseigner.

Enfin, la porte du bloc s'ouvre ; les visages des médecins et des infirmières indiquent clairement qu'ils sont épuisés mais il y a également une autre expression qui s'en dégage. Je m'approche du médecin que je connais ; son visage est livide, elle est décomposée et ne peut pas parler. Elle me pose la main sur l'épaule puis se détourne sans rien me dire. Une idée fulgurante me traverse l'esprit. **Non ! Catherine ne peut pas être morte sur la table d'opération.** Je ne le veux pas. Pas elle !

A son tour, le chirurgien qui a opéré vient vers moi. Son visage est tout aussi décomposé que

celui de sa collègue. Je ne peux rien savoir de ce qui s'est passé. Ses premières paroles à chaud sont pour me dire : « **Il n'y a aucun espoir de la sauver. Soyez fort** ». Je suis anéanti. Au fond de moi, j'avais un espoir puisque le cancer du sein fait partie de ces tumeurs qui connaissent un bon taux de guérison.

Ce n'est que beaucoup plus tard que les médecins me disent qu'ils n'ont jamais vu ça, de tels dégâts chez une personne aussi jeune. Le ciel me tombe sur la tête, je ne suis plus en état de réfléchir ni de réagir. Pour le moment, Catherine est toujours sous l'effet des anesthésiants, je dois impérativement me reprendre pour lui faire bonne figure à son réveil et adopter une stratégie pour qu'elle puisse avoir en elle, la force de combattre cette maladie.

Finalement, avant qu'elle se réveille, je décide de lui mentir et de lui dire que son état était effectivement sérieux mais que les médecins ont enlevé les mastoses et fait un curetage large autour des tumeurs de façon à éviter une propagation intempestive. Je n'y crois pas moi-même mais il faudra bien être crédible.

Je reste auprès d'elle durant les quinze jours de son hospitalisation à Montpellier. Je préviens tout le monde dans nos familles et dans notre entourage, en expliquant la vérité mais persuadant tout le monde de ne rien dire devant Catherine. Je suis surpris par la réaction de la mère de ma

femme, même si au fond de moi, je m'y attendais un peu ; elle ne veut pas venir voir sa fille.

Pour faire face à la douleur, Catherine est sous morphine à fortes doses et sur une autre planète que la nôtre. Elle ne semble pas trop comprendre ce qui lui arrive mais je le comprends et quelque part, ça m'arrange qu'elle ne soit pas en mesure de réfléchir et de poser trop de questions qui pourraient être embarrassantes.

Après ces quinze jours à Montpellier, Catherine est revenue à la maison mais elle était très faible et souffrait beaucoup. Durant les trois mois qui ont suivi, elle devait se rendre chaque jour à Montpellier pour des séances de radiothérapie. Une ambulance venait la chercher à la maison et la ramenait après mais cela était très épuisant pour elle. Le seul côté positif est qu'elle était chez elle, dans son univers et surtout avec ses enfants. Je leur avais expliqué la maladie de leur maman, avec des mots simples pour qu'il comprennent et bien entendu, je leur ai caché la gravité de la situation pour qu'ils ne changent pas trop leur comportement face à elle ; je voulais simplement qu'ils se tiennent tranquilles pour ne pas la fatiguer.

A partir de ce jour, notre vie s'est organisée en fonction de la maladie et des traitements de Catherine ; je ne savais plus où j'en étais. Ce rythme infernal a duré jusqu'en septembre 1999 puis on est passé à une séance de chimiothérapie toutes les trois semaines.

Considérant cette étape comme une petite victoire, nous avons fêté l'évènement en partant passer quelques jours de vacances du côté de Nice.

Catherine avait beaucoup changé ; elle était atteinte dans sa chair et aussi moralement mais elle avait un moral de battante, j'étais stupéfait de sa combativité, et de sa capacité à endurer tous ces traitements entraînant des douleurs.

Par contre, ce qui me chagrinait, était la réaction de sa famille, mis à part Véronique et Serge, les autres semblaient ne pas comprendre la gravité de la situation. Pire, sa mère n'est venue passer que quelques jours auprès de sa fille, se sentant complètement impuissante devant les douleurs de sa fille, elle ne savait pas comment la reconforter.

Suivie par la formidable équipe du Docteur BATICLE à la clinique Saint Roch de Montpellier, Catherine commence la chimio avec tous ses effets secondaires et là encore, il a fallu faire face et la convaincre que c'était pour son bien. Courageusement, elle acceptait son sort. Je tentais de lui remonter le moral en lui affirmant qu'après l'intervention de la chirurgie réparatrice, avec ses nouveaux seins, tout ceci ne serait plus qu'un mauvais souvenir, mais je n'arrivais pas à me convaincre moi-même. Qu'importe, le principal était qu'elle, elle en soit persuadée.

J'avais du mal à croire au miracle mais j'étais rassuré. Contrairement aux prévisions pessimistes

des médecins, Catherine avait survécu. Même si elle était mal en point, elle subissait courageusement ses traitements et chaque jour de gagné était un pas de plus vers la guérison que je savais lointaine.

Nous avons trouvé un certain équilibre familial, rythmé chaque semaine par les séances de chimiothérapie et les effets secondaires qui secouaient ma femme.

Elle n'avait toujours pas repris son travail à la Préfecture et s'occupait de la maison et des enfants **selon l'intensité** de sa fatigue. Pour s'occuper, elle s'était inscrite aux Parents d'Elèves et accompagnait Manon et Anthony à leurs activités au Foyer Rural de Cazouls.

Une fois le danger enfin écarté, Catherine est passée au stade de la rémission ; elle a commencé à craquer. Pour éviter tous risques, elle a fait une cure de repos d'une semaine à la clinique La Pergola de Béziers, en août 2000.

XXIII - Le ciel me retombe sur la tête

Malgré mes supplications et tentatives sans cesse réitérées, Christophe ne voulait toujours pas revenir sur sa décision, et j'étais contrainte de me faire une raison. Hormis ce tracas insoluble ma petite vie avait une tournure plutôt sympathique ; un travail qui me passionnait, des collègues charmants, mes enfants qui grandissaient et me donnaient pleine satisfaction, pas de problèmes financiers et ma santé, toujours sous haute surveillance mais des examens réguliers auxquels j'étais assujettie allaient dans le bon sens.

Tout allait pour le mieux et je pouvais recommencer à envisager des projets d'avenir. Au niveau affectif, j'avais bien des copains de temps à autre mais dès que je faisais la comparaison avec Christophe, je m'apercevais qu'ils ne lui arrivaient pas à la cheville et je n'étais pas pleinement satisfaite de mes relations.

Depuis notre séparation et la vente de notre maison, j'étais locataire or, pour les enfants, j'avais envie une maison avec un grand sous-sol ou un grand garage pour installer une barre de danse à Manon et un studio de musique à Anthony. J'ai donc commencé quelques calculs visant à évaluer l'apport personnel dont je pouvais disposer. Le pécule mis de côté après mon divorce, en complément d'un emprunt bancaire basé sur mes revenus, devait me permettre de réaliser l'achat d'un bien immobilier.

Après quelques recherches, j'ai déniché une maison susceptible de nous convenir et j'ai tout de suite pris un rendez-vous avec le banquier pour la mise en place du crédit. Compte tenu de mes antécédents de santé, j'ai bien entendu fourni un dossier médical complet, comportant les derniers résultats mes examens, datant de quatre mois à peine, les prochains devant avoir lieu dans deux mois.

Cela faisait déjà plusieurs années que le terme rémission avait été remplacé par celui de « guérison », j'étais jeune, pleine de vie et de santé et ma nouvelle vie me souriait de nouveau.

Au bout de quelques jours, le banquier entre en contact avec moi pour m'informer que la compagnie d'assurance qui doit me couvrir, réclame des examens complémentaires. Je prends donc rendez-vous pour une scintigraphie, examen de simple routine qui me permettra de rassurer ces anxieux.

J'attendais sereinement les résultats de ces examens afin d'avancer dans mon projet d'acquisition et c'est alors que le ciel me tombe à nouveau sur la tête : la scintigraphie révèle trois taches, à des endroits différents du squelette, diagnostiquées comme des métastases osseuses. En clair : un cancer des os. Je suis anéantie par cette nouvelle.

Adieu mon projet d'achat de maison mais ce n'est pas ce qui me chagrine le plus. Une nouvelle

fois, je me retrouve face à cette maladie. Une nouvelle fois, il me faut organiser ma vie et celle de mes proches au rythme, des interventions, traitements, et de mes états d'âme aussi.

Entre les explications des médecins et les renseignements glanés sur internet, je sais très bien à quoi m'attendre : c'est incurable. Il s'agit d'un cancer secondaire au cancer du sein, qui était quasiment inévitable. Pourtant, je ne me sentais ni malade ni même fatiguée. Je n'accepte pas une telle injustice et tout cet acharnement de la vie contre moi. Depuis ma plus tendre enfance, je n'ai pas été épargnée, le calvaire continu.

A l'annonce du résultat, mon premier réflexe est de me rendre chez Christophe, dans une forme plutôt précaire à ce moment là, avec son hépatite qui s'éternise. Nous tombons dans les bras l'un de l'autre et nous nous mettons à pleurer. Toujours enlacés et en larmes, nous nous retrouvons comme aux plus beaux jours de notre amour pour un merveilleux moment de volupté.

Je n'arrive vraiment pas à le cerner ; je sais qu'il m'aime encore, lui n'ignore pas que je suis toujours aussi follement amoureuse de lui et malgré ce, il ne veut toujours pas que nous reprenions la vie commune. Depuis notre séparation, j'ai bien eu quelques relations mais aucun d'eux ne me fait vibrer mieux que lui. Aucun autre homme dans ma vie ne fût aussi merveilleux amant. Comme je regrette.

En mai 2007, j'ai dû recommencer la chimiothérapie et à nouveau connaître les affres des effets secondaires. Je souffre certes physiquement mais c'est bien entendu la douleur morale qui est la plus dévastatrice.

Nuit et jour, cette obsession dans ma tête, ne plus pouvoir faire de projets à moyen ou long terme. Trembler de peur de ne pas voir mes enfants arriver à l'âge adulte...

Après mon premier cancer, je n'avais pas retrouvé intégralement ma beauté mais je n'étais pas non plus trop désagréable à regarder et je savais que ce deuxième cancer et les traitements associés, allaient à nouveau me dégrader sur le plan physique.

Je tentais de me rassurer en me disant que ce deuxième cancer n'est pas aussi grave que le précédent et qu'il évoluera moins vite mais, malgré tout, je ne parviens pas à recouvrer la même combativité.

Je baisse plus facilement les bras, je pleure plus souvent me plaignant de mon sort. Je sais pertinemment quel remède me permettrait de faire face : Christophe auprès de moi mais son refus est toujours aussi catégorique.

Les nausées, les douleurs, la perte de mes cheveux, me mettent le moral en berne ; je suis une morte vivante. Moralement, je suis beaucoup plus atteinte que la fois précédente.

Tenir coûte que coûte pour les enfants, continuer à être belle et coquette, me battre, me

soigner et surtout continuer à travailler pour maintenir le lien social indispensable à mon combat... et une nouvelle fois, prévenir tout le monde : ma famille, mes amis, Monsieur et Madame Barascud , les collègues de travail...

Je refuse surtout tout signe de pitié dans le regard des autres, cependant je suis obligée de les prévenir des changements à venir et je ne veux pas qu'ils soient pris au dépourvu.

Combattre seule ; comme c'est dur, comme c'est épuisant.